

ÉDITIONS du Semeur de Normandie

34, rue Demolombe — CAEN

LA SAGESSE RYNERIENNE

*Discours prononcé au Banquet offert à Han RYNER,
le 15 Novembre 1924, par ses amis et admirateurs, à
l'occasion de la réédition des Voyages de Psychodore.*

Avec quelle joie j'ai accueilli la nouvelle de ce banquet. Lorsque les « Amis de Han Ryner » m'ont demandé de faire partie du Comité d'organisation, j'ai accepté avec empressement. Je devais à Han Ryner d'être des siens ce soir, comme je le devais à ma conscience. Si j'avais manqué l'occasion de participer à une « action d'art » je ne serais pas d'accord avec moi-même. Si la guerre à la médiocrité suppose certaines haines, elle comporte aussi certaines admirations. Admirer Han Ryner est la preuve que l'on ne pactise pas avec certains gens. Je le devais à Han Ryner, car tout le monde pensant doit quelque chose à Han Ryner. Han Ryner est une lumière. C'est une force spirituelle qui répand ses bienfaits sur chacun de nous. Ne pas répondre à l'appel lancé par les « Amis de Han Ryner » c'eût été une défection, bien pis, une trahison.

Nous devons tous quelque chose à Han Ryner. Nous lui devons de ne pas désespérer de l'esprit en un temps où la bêtise est souveraine. Han Ryner

est pour nous un phare : nous ne cessons de tourner nos regards vers lui. Sa présence nous rassure. Han Ryner est là, on a confiance en la vie, on reprend courage. On ne se sent plus seul. Quand nous voulons opposer un nom aux puissances de mensonge qui nous oppriment, nous en prononçons un : c'est le sien.

Han Ryner est le père de toute une génération d'écrivains qui ne sauront jamais ce qu'ils lui doivent.

En ce temps où nos ennemis, en fait d'arguments, nous insultent, où l'on commence par déclarer idiot ce qu'on ne comprend pas, Han Ryner nous enseigne la tolérance, mais pas n'importe quelle tolérance. Sa tolérance n'est pas celle des imbéciles qui à force d'être large devient inexistante. Sa tolérance n'est pas faiblesse, c'est la vraie tolérance, cette tolérance qui admet que les gens ne partagent pas votre avis pourvu qu'ils soient sincères, et qui est la meilleure réponse à faire au sectarisme et au fanatisme.

C'est la vertu même du rynerisme qu'il

peut grouper en un banquet des êtres venus de tous les points de l'horizon intellectuel. Han Ryner réalise l'harmonie des contraires. Parmi ses admirateurs on trouve tous les hommes qui cherchent sincèrement leur vérité dans une voie ou dans une autre. Peu importe que les voies divergent pourvu qu'elles aboutissent au même résultat. Ces êtres séparés sur des questions secondaires se réconcilient sur son nom. L'admiration pour Han Ryner purifie et élève. Il n'y a que les bourgeois qui pensent basement, selon le mot de Flaubert, pour ne pas se sentir meilleurs en sa présence.

L'éclectisme de Han Ryner a nom *sagesse*. S'il admet toutes les idées, il n'abandonne pas pour cela ses idées. Lorsque Han Ryner nous parle des différentes sortes d'individualismes il entend choisir entre tous les individualismes connus celui qui est de la qualité la plus rare, fait du plus pur métal, l'individualisme moral ou éthique — non cette caricature d'individualisme que les bourgeois pratiquent sous le nom d'égoïsme et qu'ils décorent du titre ronflant d'altruïsme. L'altruïsme rynérien n'est point humanitaire, mais humain. — L'individualisme apparaît comme la véritable condition de l'amour universel. On ne se sépare des êtres que pour mieux les étreindre ; on ne s'isole d'eux qu'afin de mieux les comprendre.

Avec Han Ryner la sagesse cesse d'être un mot, et devient une réalité. Sa sagesse n'est point cette parodie de sagesse que les sots appelle bon sens, et que j'appelle la peur, ce n'est point le juste milieu des esprits médiocres qui avant d'esquisser le moindre geste consultent le voisin, redoutant d'aller de l'avant et craignant de brusquer l'opinion. Son stoïcisme n'accepte ni la laideur ni l'ignorance : il les domine. Son ironie est loin d'être passive : si elle démolit quelque préjugé, elle crée quelque beauté.

Tout aussi fine que celle d'Anatole France, l'ironie de Han Ryner est beaucoup plus profonde. Celle de France est superficielle ; celle de Han Ryner va au fond des choses et fait se lever tout un monde de pensées vivantes. Anatole France se moque de lui et de nous ; Han Ryner ne se moque de personne. L'ironie

du premier prend naissance sur le boulevard et finit à l'Institut ; l'ironie du second prend sa source dans les entrailles même de la vie et s'élève sur les plus hauts sommets de l'idéal : elle ne finira jamais à l'Institut, ce serait trop ironique. Je ne vois aucune analogie, même lointaine, entre le dilettantisme de l'auteur de cette malheureuse *Voie Glorieuse* que l'on a appelé bien à tort « notre bon maître » et le philosophe si humain des *Voyages de Psychodore* dont l'éclectisme, tout en respectant les opinions d'autrui, n'a jamais varié dans les siennes. Anatole France a encore des attaches avec le passé, Han Ryner a rompu toute attache avec le passé (les sages de l'antiquité qu'il fréquente appartiennent à tous les temps). A l'ironie factice de M. Bergeret combien je préfère celle de Psychodore ! — Han Ryner a ceci d'admirable que tout en consentant aux pensées étrangères à la sienne, il ne change point d'avis pour cela et ne se renie point : il reste toujours l'adversaire de la médiocrité sous toutes ses formes. Sa fantaisie n'est que le moyen, pour sa pensée, de se préciser et de s'affirmer dans son unité. Les méandres de sa pensée ne font qu'en souligner l'homogénéité. Celle-ci plane au-dessus de nos distinguos. Elle échappe à toute classification, et pourtant on peut la saisir et la fixer dans un mot : harmonie. Il y a des contradictions harmonieuses et des contradictions tout court : les premières seules révèlent un esprit supérieur.

L'ironie et la pitié deviennent avec Han Ryner positives : elles cessent d'être une forme de dilettantisme.

**

Cet homme tolérant n'a pas que des amis : il a aussi des ennemis. Il serait étrange qu'il n'eût que des amis. Si la violence appelle la violence, la bonté n'engendre pas toujours la bonté. Je ne pense pas endeuiller cette fête de l'amitié en croyant devoir le rappeler. Et cependant, employer le mot d'« ennemis » à propos de ce grand et noble cœur paraît un paradoxe. Han Ryner a des ennemis, connus ou inconnus. S'il n'en avait point, cela manquera à sa gloire. Ces ennemis, conscients ou inconscients, ce sont les nombreux imbéciles qui peuplent la société, c'est l'im-

mense troupeau des médiocres, des impuissants, qui ignorent l'art et la beauté. Ce sont les journalistes, pas tous, car il y a des journalistes qui sont des artistes, certains directeurs ou rédacteurs de revues d'arrière-garde ou de revues dites d'avant-garde, et autres larves obscures qui opèrent sournoisement dans l'ombre. Passons. Ces gens là ne sont pas intéressants. Heureusement qu'à cette bande d'énergumènes plus ou moins conscients et organisés s'oppose l'action incessante, l'action vivante de la phalange toujours grandissante des « Amis de Han Ryner ». Ils sauront veiller à ce qu'aucun fanatique n'ose porter sur lui une main sacrilège !

Les révolutionnaires, gens souvent bien peu révolutionnaires, car ils ont négligé d'accomplir en eux-mêmes cette révolution intérieure, cette *involution*, dirai-je, pour parler le langage de Han Ryner, sans laquelle toute révolution extérieure paraît impossible, — les révolutionnaires, et même certains anarchistes plus ou moins individualistes lui ont reproché son mépris, son dédain de la violence je ne dis pas sa haine de la violence, car on ne peut prononcer ce mot à propos de Han Ryner. Ils lui reprochent de ne pas voir dans la violence une panacée. Pour eux la violence résoud tous les problèmes. C'est le dernier mot du progrès. Hors de la violence, point de salut. Han Ryner ne se laisse pas aveugler par ce sophisme. Il se contente de tenir tête aux apôtres de la violence « avec un sourire amical ». Han Ryner est pour eux un tendre, un rêveur, un dilettante. Pourquoi pas un eunuque ? Ils vont même, comme le Nietzsche Enzo di Villafiore, pseudo-anarchiste passé récemment au fascisme, jusqu'à qualifier l'individualisme rynerien de « masturbation intellectuelle ». Vous avez entendu, de « masturbation intellectuelle ». Vraiment Enzo di Villafiore a bien de l'esprit.

Et bien ! je prétends que Han Ryner a plus d'énergie que tous ces agités, et que son genre de violence réside dans sa sincérité. Son action est plus profonde, plus intense que toute leur agitation extérieure. Sa violence à lui n'est pas d'abattre un ennemi d'un coup de revolver, ni de l'injurier basement, mais de dire son fait à qui le mérite. Il y a dans

Han Ryner un polémiste d'autant plus redoutable qu'il n'achève jamais un ennemi blessé, mais tente de le relever, en lui accordant des circonstances atténuantes. Han Ryner sait être indulgent sans être faible ; tolérant, sans faire de concessions au fanatisme. La « discrétion » qu'on lui a reprochée n'est point abdication de sa part. Il faut faire justice, une fois pour toute, de cette légende qui représente Han Ryner saluant tout le monde du même geste automatique d'un Président de République, et trouvant à tout le monde du génie. Sa force, c'est d'accueillir toutes les sincérités, d'où qu'elles viennent. Son individualisme respecte tout individualisme digne de ce nom : il se détourne de tout pseudo-individualisme. Il n'a de raison d'être que parce qu'autour de lui d'autres individualismes se déploient. Han Ryner veut être aimé, non par des esprits qui lui ressemblent, mais qui diffèrent de lui. Voilà sa tolérance, et si là une faiblesse, avouez qu'elle manque à beaucoup de ses contemporains. Des esprits différents de lui dans leur individualisme, mais non dans leur pseudo-individualisme seuls l'intéressent : il dédaigne les seconds, qui n'existent pas, il n'a pour ces derniers que du mépris. Et c'est encore une façon de leur témoigner son indulgence ! Il poursuit de ses sarcasmes les « prostitués » de toutes les écoles littéraires et de tous les partis politiques. Il les a même gratifiés d'épithètes qui les immortalisent. Il sait asséner des coups de massue au bon endroit, lui, ce tendre, car enfin, si l'on peut, si l'on doit absoudre certaines défaillances, certains errements, on ne peut, en poussant même l'indulgence jusqu'à ses extrêmes limites, pardonner à celui qui sciemment, à jet continu, dans sa vie comme dans ses œuvres, fait preuve d'une mauvaise foi évidente. Ce que Han Ryner ne pardonne à personne, c'est d'être mufle, c'est-à-dire de négliger de mettre ses actes en harmonie avec ses idées.

Han Ryner n'a jamais dit : « Laissez-vous assassiner plutôt que de vous défendre, tendez votre joue aux soufflets, comme Jésus, courbez l'échine devant la force ». Il nous dit : « Désarmez la force, et résistez-lui avec d'autres armes que la force ». Le « ne résistez pas au méchant » de Tolstoï devient avec

lui : « Résistez au méchant, non par la violence, mais par la sagesse, qui ne se laisse pas facilement abattre, et qui résiste jusqu'au bout ». Il nous dit : « Armez-vous de patience, combattez avec les armes de la sagesse, défendez-vous avec votre art ». Han Ryner agit, mais à sa manière. Chaque fois qu'un innocent s'est vu aux prises avec les tribunaux de la bourgeoisie, Han Ryner a su quitter sa tour d'ivoire, et a continué d'agir en véritable individualiste qui ne s'emprisonne pas dans une théorie. — Han Ryner a semé dans des milliers d'articles sa pensée noble et généreuse.

Han Ryner sait être au-dessus de la mêlée tout en participant à la mêlée. C'est un homme d'action, dans toute la force du terme, précisément parce qu'il est un homme de pensée.

L'idéal que nous propose Han Ryner est un idéal vivant. Idéal non de renoncement et de résignation, de stagnation et de régression, mais de progrès et de marche en avant, qui nous pousse à réaliser plus d'harmonie, toujours plus d'harmonie dans notre vie, à substituer, dans notre existence quotidienne, la volonté créatrice d'harmonie à la volonté destructrice des traîneurs de sabre.

Dans notre société où les fous sont en majorité, il y a encore des sages. Han Ryner est le plus noble d'entre eux.

L'éclectisme de Han Ryner ne consiste pas à accueillir sans discernement, sans esprit critique, n'importe quelle théorie, mais à découvrir, dans chaque système philosophique ou esthétique la part de vérité qu'il contient. Il n'y a pas en effet une vérité universelle, valable pour tous les temps et pour tous les pays, il y a des « vérités » qui ne valent que pour certaines époques et pour certains individus. Il n'y a pas une beauté, il y a des expressions différentes de la beauté. Il y a des harmonies qui contribuent à former l'harmonie. Nous possédons chacun notre vérité, notre beauté, notre harmonie. Chacun de nos actes concourt par son harmonie à créer l'harmonie de l'ensemble, harmonie qui résulte de dissemblances, de dissonances, de notes particulières. Il faut nous efforcer de découvrir notre harmonie pour aimer chez les autres une harmonie qui diffère de la nôtre. Entre toutes les métaphysiques poétiques, Han Ryner adhère

à cette poésie de la diversité qu'est le pluralisme de J. H. Rosny aîné, théorie plus sage que le monisme et le dualisme, voire le ternarisme, des anciennes écoles. Mais tandis que le pluralisme rosnien est phénoméniste, le pluralisme rynrien est substantialiste. Le pluralisme métaphysique et éthique de Han Ryner repousse tout dogmatisme. Il est tout imprégné de la philosophie relativiste d'Héraclite pour lequel tout s'écoule, tout se fait et se défait sans cesse. Mais Han Ryner ne s'évade pas du dogmatisme pour se jeter à corps perdu dans cet autre dogmatisme qui a nom scepticisme.

À la justice qui engendre l'iniquité, à l'égalité, qui engendre l'inégalité, Han Ryner préfère la sagesse, dont les résultats sont beaucoup plus pratiques. La sagesse rynrienne n'est pas le narcissisme des amoureux du néant qui n'ont jamais su que contempler leur nombril du haut de leur tour d'ivoire. Cette sagesse qui rit est aussi une sagesse qui agit. Les fous, qui s'agitent, croient agir; les sages seuls agissent dans l'humanité, mais ils passent, auprès des fous dont ils ne partagent pas l'agitation, pour des négateurs de l'action. L'action qui découle de la sagesse supérieure diffère en effet de l'agitation inféconde des énergumènes de la politique, des fanatiques de la violence et des combinaisons des mercantis.

★★

Qu'on cesse de voir dans la sagesse rynrienne une forme du nirvâna. Mettons fin à cette légende, née de l'incompréhension et de la mauvaise foi, qui nous montre Han Ryner hostile à toute action, et cela parce qu'il possède plus de patience, plus d'expérience, plus d'esprit critique que ceux qui s'imaginent changer du jour au lendemain la société alors qu'ils n'ont pas le courage de se changer eux-mêmes. Il n'y a donc d'action que dans la violence ! Han Ryner a le droit de sourire quand il constate combien les individus sont peu pressés d'accorder leurs actes avec leurs théories, mais son sourire n'a jamais voulu dire, malgré les raisons que nous pouvons avoir de désespérer : « Arrêtez-vous sur le bord de la route, renoncez à aller plus loin; laissez-vous mourir ». Il nous engage, au contraire, à poursuivre

notre chemin, à contempler tous les paysages, à cueillir toutes les fleurs qui sont à notre portée pour en composer un parfum unique qui soit notre œuvre propre.

L'individualisme rynérien intervient pour nous montrer la voie chaque fois que nous sommes tentés de renoncer à vivre, de nous égarer dans ce qui n'est pas nous.

Han Ryner nous apprend à ne pas désespérer de l'avenir et à le préparer par nos actes, en vivant aujourd'hui comme nous souhaitons que vive l'homme de demain.

Les Phares sont rares à notre époque. J'en connais peu. Il n'y en a peut-être dans le monde entier qu'une demi-douzaine. Mais parmi eux Han Ryner brille de l'éclat le plus pur.

L'individualisme rynérien est supérieur à l'individualisme romantique, désordre et chaos, où le cœur et l'esprit ne parviennent pas à s'accorder, mais luttent désespérément, n'arrivant jamais à cette paix de l'âme, à cette sérénité qui provient chez l'individualisme rynérien d'un parfait équilibre entre la volonté, la pensée et le sentiment. Il faut tendre de toutes nos forces à cet individualisme éthique préconisé par Han Ryner, que j'appelle esthétique. L'éthique n'étant qu'un autre nom donné à l'esthétique, car il tend à faire de notre vie entière une œuvre d'art où règne l'harmonie. Sculpter son moi c'est aider autrui à parfaire sa propre statue, à se réaliser en beauté. Han Ryner n'a jamais dit autre chose. Son œuvre, sous ses aspects multiples et dans ses qualités diverses, est la réalisation même de la beauté, forme la plus haute de la sagesse. C'est sa vie sous une autre forme.

« Sois ta beauté pour que les autres, soient leur beauté », dans cette formule lapidaire se résume l'individualisme rynérien, qui rejoint l'individualisme vivant des sages de l'antiquité. Cela veut dire que le but de l'existence humaine n'est pas de suivre la tradition et les préjugés, mais de penser et d'agir par soi-même, en faisant chaque jour un effort plus grand vers la sagesse. L'exemple d'une belle vie est la meilleure propagande. A son contact, des hommes peuvent à leur tour être eux-mêmes et conquérir, de haute lutte, leur beauté. Cela veut dire qu'il faut renoncer à la lai-

deur, à toute la laideur qui, sous toutes les formes, tente d'accaparer l'individu, d'en faire un mort au sein des vivants. Les conséquences de l'individualisme rynérien sont immenses : si chaque individu poursuivait sa beauté, le monde entier serait rajeuni, la face de la terre serait renouvelée. Politique, mercantilisme, guerre, morale, loi, autorité auraient vécu.

L'individualisme rynérien est aux antipodes de l'individualisme nietzschéen, qui est l'écrasement, du faible par le fort et le triomphe de l'iniquité. Mais il ne se confond pas avec le tolstoïsme, comme on l'a prétendu. Il n'est ni l'un ni l'autre. A la volonté de puissance Han Ryner oppose la volonté d'harmonie qui est vraiment la seule qui dise oui à la vie. La force n'est qu'une faiblesse aux mains des forts. La véritable force c'est l'esprit, l'esprit libéré de tous les dogmes.

Le plus grand bien qu'on puisse faire aux autres, c'est encore de s'efforcer de devenir meilleur. Tel est le sens de l'apostolat rynérien, qui n'a rien de l'apostolat vulgaire qui exige abnégation et sacrifice de la part de celui qui donne et de celui qui reçoit. Point de disciples est la devise du véritable apôtre, qui ne fait que suivre sa voie, laissant chacun libre de suivre la sienne.

Han Ryner ne prêche ni n'endocctrine, il n'impose pas ses théories : comme tout véritable individualiste, il se contente d'exposer ses idées.

« Il n'est pas vrai que ceux-là puissent aimer les hommes qui aiment encore les choses pour lesquelles les hommes se haïssent et se tuent. Comment répandrai-je autour de moi le bonheur et la sérénité avant de les posséder moi-même ? Comment me donnerai-je avant de m'être débarrassé de mes chaînes ? » Tel est le subjectivisme pratiqué par Han Ryner, homme qui met ses actes en harmonie avec ses pensées. C'est parce qu'il s'est débarrassé de ses chaînes — des lourdes chaînes par lesquelles le milieu social s'efforce de l'attirer à lui — c'est parce qu'il possède le bonheur et la sérénité que Han Ryner a pu se donner. Ne se donnent point les esclaves. Ne se donne pas davantage l'homme libre du bout des lèvres. Seul l'homme libéré de tous les dogmes peut libérer autrui, parce que seul il peut se donner. L'apostolat n'est point chez

Han Ryner une limitation : il ne lie Han Ryner ni personne. Son apostolat est l'antithèse de l'apostolat ordinaire des soi-disant professeurs d'énergie.

Pour se donner efficacement, il faut d'abord se connaître et s'être réalisé. On ne se réalise que par la volonté d'être soi, de se différencier des autres. D'une originalité vraie, intérieure, non extérieure. Il ne s'agit ni de surprendre ni d'étonner par des gestes incohérents, ce n'est pas là la véritable différenciation. Réalise-toi n'a jamais voulu dire : distingue-toi des autres par ta bêtise ou par ta lâcheté. Réalise-toi, c'est-à-dire embellis ton moi, élève ta pensée, ne songe qu'à t'enrichir intérieurement, dédaignant ces biens extérieurs qui ne dépendent pas de toi que sont la fortune mal acquise, la fausse gloire, la réputation imméritée. La sagesse s'abstient d'accomplir certains gestes. Elle refuse de tuer, de légiférer, de juger. Pour se réaliser pleinement, il faut s'abstenir de gestes médiocres. On ne se réalise pas si on opprime autrui, mais on se réalise malgré et contre le tyran qui vous opprime.

Le progrès n'est pas chose continue. Il convient de semer dès maintenant pour plus tard, sans espoir ni désespoir. La méthode de l'individualisme est seule capable de nous enseigner l'amour. Aimons chez les autres ce qu'il y a de profond en eux : mais c'est seulement ce qu'il y a de profond en nous qui peut le découvrir. Tout ce qui ne dépend pas de nous doit nous être indifférent. L'individualisme est le chemin de la fraternité : la douceur universelle, « ne peut être qu'une somme de douceurs personnelles ». Ceux qui espèrent réaliser la justice au moyen de la violence sont pareils à des affamés qui portent des pierres à leur bouche, désespérant de jamais rencontrer du pain. La beauté est un cantique d'unité qui monte d'un chœur de richesses diverses. Aimons les autres dans ce qui les différencie de nous. L'amour n'est point une contrainte pour celui qui aime comme pour celui qui est aimé, mais toujours une libération. Se donner, c'est s'enrichir. La vérité de Han Ryner n'est pas celle de ses voisins. Réalisons d'abord de la beauté en nous si nous voulons créer de la beauté hors de nous. Je dois

commencer par être ma vérité pour que les autres soient leur vérité.

Au nom de la sagesse Han Ryner condamne la morale. Et il a bien raison. Il n'y a rien de commun entre elles. La sagesse individualiste ne peut s'accommoder d'une morale sociale basée sur le mensonge. A la morale qui est une tyrannie, Han Ryner oppose la sagesse qui est une libération. La morale n'est pas une science : la morale est un art. La sagesse rynérienne ne s'apprend pas ; elle ne s'impose pas du haut d'une chaire. Elle nous aide à découvrir notre propre sagesse. Elle n'exige aucune abdication de notre personnalité : elle se borne à nous envelopper de douceur.

Au nom de la même sagesse il convient de s'évader de la politique associée de la morale dans l'abrutissement des individus. Faire de la politique, c'est renoncer à être soi.

La critique est impossible sans amour. J'aime Han Ryner, et c'est pourquoi je puis en parler. Mais aimer ne signifie pas abdiquer toute personnalité. Aimer, c'est au contraire faire preuve de personnalité. C'est enrichir son individualité, non la diminuer. On s'enrichit quand on pénètre une pensée différente, quand on aime en elle ce qui la différencie de la vôtre. L'amour n'est pas toujours dissemblance ; il est quelquefois antithèse. L'amour est clairvoyant. Il ne saurait être passivité. Aimer quelqu'un ce n'est pas renoncer à être soi-même, ni exiger qu'il renonce à être lui-même. On peut aimer quelqu'un sans lui ressembler. C'est même la seule façon de l'aimer vraiment. Cependant l'amour est affinité, il indique une préférence. Il est des êtres que nous ne pourrions jamais aimer. — Aimons Han Ryner comme il veut être aimé, sans qu'on lui ressemble, mais en le comprenant. On ne pénètre dans la pensée d'un autre être qu'à la condition d'y pénétrer avec sa propre pensée : si on n'est pas soi, il n'y a pas fusion, mais confusion.

On vante sur tous les tons le génie d'un Claudel, d'un Gide, d'un Valéry, qu'on peut aimer pour diverses raisons, et de quelques nouveaux venus qui, à défaut d'originalité ont de la bizarrerie. Ryner émerge, résistant aux assauts de la médiocrité, tel un phare, pour nous

montrer la route et nous prouver que la raison et l'harmonie sont encore de ce monde.

**

Il se dégage de cette vie et de cette œuvre une leçon de sagesse, une leçon de tolérance pour tous. Au lieu de combattre une idée, Han Ryner essaie de la comprendre, et il est rare qu'il n'y découvre pas une parcelle de vérité, disons plutôt de beauté, car s'il y a une vérité dans le monde, plus vraie que la vérité de la science, c'est bien la beauté de l'art. Et une idée ne vaut que par l'art qu'elle exprime. — Il y a des erreurs créatrices, et des erreurs tout court. Les premières peuvent être le point de départ de beautés nouvelles.

On retrouve Han Ryner dans son œuvre, on retrouve son œuvre dans Han Ryner. Cette sagesse qui fait le fond de ses écrits illumine sa vie. Ce qu'il enseigne il le pratique. Ce qu'il dit il le vit. *Harmonie* est le mot qui résume cet homme et cette œuvre.

Nourri de la forte sève de l'antiquité — les Grecs ne l'oublions pas sont nos maîtres sur bien des choses — observateur, que ne limite pas son observation et qui en fait le point de départ d'utopies bien-faisantes, évocateur puissant des âges disparus et précurseur des âges à venir, à la fois magicien du verbe et magicien des idées, orateur magnifique, il s'est montré également supérieur dans tous les genres, il a produit, dans chacun d'eux, des chefs-d'œuvre. Poésies, contes, romans, y compris le roman d'aventures, qu'il a tiré de la boue où il s'enlissait, théâtre, essai, critique, etc... dans toutes les formes de la pensée Han Ryner s'est montré un maître. Comme les maîtres, il a créé des « types » qui vivront : Ahasvérus, Psychodore, tant d'autres, sans oublier le cynique Père Diogène, sont des incarnations durables. D'une érudition prodigieuse, mais non fastidieuse, Han Ryner n'est pas l'esclave de sa documentation. Son érudition ne se substitue jamais à son art : elle fait corps avec lui, elle en est un des éléments. Œuvre qui est un monument de sagesse. Han Ryner s'y découvre inspirateur de beaucoup de gens qui n'osent pas avouer leurs larcins.

C'est la preuve de la richesse de sa pensée que l'on rencontre parmi les amis de Han Ryner des académiciens et de simples mortels, des anarchistes de toutes les tendances, des partisans de la sobriété classique et des représentants des écoles littéraires les plus avancées. On peut donner le nom de « rynérien » à tout écrivain qui, sans plagier Han Ryner, suit sincèrement sa voie, tout en étant convaincu, comme lui, que la violence est une faiblesse, la guerre une absurdité, le dogmatisme un esclavage, et certaine logique le comble de l'illogisme. Ces « rynériens » là, Han Ryner ne les désavouera jamais.

L'individualisme rynérien est autre chose que le pseudo-individualisme d'une foule d'individus qui ne connaissent, en fait d'action, que la violence (violence révolutionnaire et violence autoritaire sont à mettre dans le même sac). La violence n'a jamais rien produit ; elle a produit la guerre, sous toutes les formes, c'est tout. Son individualisme rejoint celui des grands individualistes du passé. Il le continue en l'élargissant, en le dépassant.

À la pseudo-sagesse extérieure, des mécontents et des sots Han Ryner oppose la sagesse intérieure des réalisateurs de beauté. Il oppose la volonté d'harmonie des artistes à la volonté de désordre des hommes d'ordre. Volonté d'harmonie, — involution, — induction, héroïsme intérieur, sincérité, tels sont les points culminants de la sagesse rynérienne.

Substituer à la mort qui est en nous la vie vivante qui est la vraie vie de l'humanité, vie où la beauté individuelle s'affranchit de tout conformisme, imitation, copie, est un effort que, pour devenir homme, chacun de nous doit accomplir.

Il est impossible que tout esprit sensé qui a pris contact avec cette œuvre ne se sente pas tout pénétré de lumière et comme embelli, ne l'aime davantage à mesure qu'il avance dans sa lecture et ne se sente régénéré, fortifié au contact d'une pensée si riche. Seuls les brutes irréductibles, les médiocres-nés n'en retireront aucun profit spirituel.

Le nom de Han Ryner grandira à mesure que l'intelligence humaine se développera, que les individus, devenant plus

artistes, s'affranchiront de tous les dogmes. Alors ils reconnaîtront dans ce sage, né dans un siècle qui ne l'a pas compris, un des plus grands bienfaiteurs de l'humanité. Ils mépriseront une époque où Han Ryner n'a pas été apprécié à sa juste valeur. Ils la maudiront. Rien ne restera plus de la conspiration du silence ourdie contre un tel homme.

Que reproche, en dernier lieu, à Han Ryner l'impuissance ? Sa dispersion, ses fréquentations, ses relations, que sais-je ? Il est singulier de voir de tels reproches dans la bouche de personnages peu recommandables qui n'ont jamais concentré leur pensée sur quoi que ce soit et qui n'ont jamais fréquenté que des gens aussi peu recommandables qu'eux-mêmes. Loin de s'appauvrir, à mesure qu'il se donne, Han Ryner s'enrichit et nous enrichit en même temps. J'ai retenu de lui une parole admirable, une de ces paroles qui tombent dans la conversation comme une manne bienfaisante, et qu'on recueille précieusement : « Il faut se donner », me disait-il aux heures douloureuses de la guerre maudite. La vie de Han Ryner est un don perpétuel de soi à l'idée, à la beauté, à l'amitié. Peut-on reprocher à un homme ce qui fait sa noblesse, son héroïsme ?

Han Ryner s'est donné toute sa vie, il se donnera longtemps encore, espérons-le, — se donner, c'est la raison même de son existence, — il nous donne chaque jour son art, il nous donne sa pensée. Bienfait incomparable ! Ce qu'il faut retenir de cette œuvre et de cette vie, exemple l'une et l'autre de haute sagesse pour tous, c'est ce don de soi qui n'appartient qu'aux forts, qui n'est point le sacrifice des faibles, mais la preuve d'une volonté maîtresse d'elle-même, — c'est cette sympathie éclairée pour les êtres et pour les choses, c'est cette compréhension pour tout ce qui vit. Ce don de soi, nul ne l'aura eu à un plus haut degré que lui, à une époque où chacun s'enferme dans la coquille de son égoïsme et jalouse ses voisins, — nul ne l'aura pratiqué avec autant de désintéressement. Ce don de soi est assurément le plus beau qu'un écrivain puisse faire à ses frères en humanité, car ne se donnent à tous, même à leurs ennemis, que ceux qui, comme Han Ryner, s'appartiennent d'abord à eux-mêmes, se sont cherchés et finalement réalisés, intégralement, comme lui, dans une œuvre immortelle.

GERARD DE LACAZE-DUTHIERS.



Lisez et propagez le "SEMEUR DE NORMANDIE"
Organe de libre discussion

Prix de la Brochure : 10 Centimes